

Ravensbrück

Territoires
de la
Mémoire



Territoires de la Mémoire

**Une publication des
Territoires de la Mémoire asbl
Centre d'éducation à la Résistance
et à la Citoyenneté**

Coordination éditoriale :
Julien Paulus (service Études et Éditions)

Autrices :
Deborah Colombini, Delphine Daniels

Éditeur responsable :
Michaël Bisschops, *président*

Boulevard de la Sauvenière 33-35, 4000 LIÈGE
Téléphone 04 232 70 60
→ Courriel : accueil@territoires-memoire.be

Les Territoires de la Mémoire tiennent à remercier l'ensemble
des personnes qui ont contribué à cette réalisation.

Retrouvez tous les dossiers pédagogiques sur
→ www.territoires-memoire.be/dossierscamps

Ravensbrück

5	Contexte historique
5	Comment expliquer l'ascension du parti nazi ?
6	L'idéologie nazie
8	La répression nazie
11	Ravensbrück
13	Historique
14	L'organisation
16	La fonction
16	La population
19	La vie quotidienne
20	Le travail
21	Les Kommandos satellites et les camps annexes
21	La résistance
22	La libération
22	Bibliographie



Contexte historique

Comment expliquer l'ascension du parti nazi ?

L'Allemagne sort particulièrement meurtrie de la Première Guerre mondiale : grande perdante, elle se voit forcée de subir la loi des vainqueurs et de payer pour les dégâts considérables. Le sentiment d'humiliation est important et, très vite, la République mise en place à la fin de la guerre, appelée la République de Weimar, cristallise contre elle tous les mécontentements nés de la défaite.

De nombreuses tentatives de coups d'État paramilitaires ont lieu ; la tentation du régime fort est grande au sein d'une partie de la population qui se met à espérer l'avènement d'un « sauveur de l'Allemagne » et qui ne croit pas en les institutions démocratiques mises en place par la République. Le nouveau régime, à tort ou à raison, est le plus souvent perçu comme un milieu d'affairistes corrompus, plus préoccupés par des considérations de pouvoir personnel que du bien-être du peuple. Ce contexte ne peut qu'amener une frange de l'opinion à se radicaliser et à se tourner vers des idéologies politiques extrêmes dont profite allégrement un groupuscule devenu parti politique : le NSDAP (*National-Sozialistische Deutsche Arbeiter Partei*) ou parti « NAZI ». C'est ainsi qu'en juillet 1932, les nazis remportent 37,3% des suffrages ; Hitler est dès lors invité par les partis de droite

à former un gouvernement dont il prendra la tête. Il ne faudra que deux mois aux nazis pour s'assurer les pleins pouvoirs, détruire les outils de la jeune démocratie et imposer une dictature brutale. ■ ■ ■

Cette rubrique est essentiellement inspirée d'après : GROSSER Alfred (sous la direction de), *Dix leçons sur le nazisme*, Bruxelles, Complexe, 1984 et KERSHAW Ian, *Qu'est-ce que le nazisme ? Problèmes et perspectives d'interprétation*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Histoire », 1993.



L'idéologie nazie

LE RACISME

L'idéologie nazie repose avant toute chose sur une vision raciste du monde : l'espèce humaine est partagée en plusieurs races de valeur inégale. Pour Hitler, la notion de race doit primer sur toute autre notion dans le cadre des missions de l'État : elle constitue à la fois le fondement, l'objet et la raison d'être de l'État raciste. L'idéologie nazie identifie la race dite « aryenne » comme le moteur de l'histoire de la civilisation européenne. Le sang « aryen », considéré comme « supérieur », doit être préservé si l'on veut que la culture et la civilisation survivent. La race « aryenne » (que les nazis associent bien sûr aux peuples germaniques) ne peut donc se mélanger aux autres, doit rester pure et se débarrasser des éléments corrupteurs qui risqueraient de l'affaiblir. L'État raciste se donne donc cette mission essentielle : régénérer la race supérieure appelée à dominer le monde et débarrasser celui-ci des races jugées inférieures et nuisibles.



LE DANGER DU « JUDÉO-BOLCHEVISME »

L'histoire du monde se résume pour les nazis à une « guerre des races ». Dans cette « guerre », l'« aryen » ne craint pas les races de couleur, noires ou jaunes, considérées comme inférieures. Le véritable péril est plutôt incarné, dans l'imaginaire nazi, par les Juifs. Cette haine nazie envers les Juifs est puisée dans un antisémitisme déjà largement et depuis longtemps répandu à travers toute l'Europe. Il n'est donc pas étonnant qu'un mouvement aussi profondément raciste que le nazisme soit également antisémite. Toutefois, l'idéologie nazie a ceci de particulier que, très rapidement, ses créateurs, Hitler en tête, vont associer l'hostilité irrationnelle envers les Juifs à la peur du communisme, en présentant ces deux éléments comme les deux composantes indissociables d'un même système : le « judéo-bolchevisme ».

Au sortir de la Première Guerre mondiale, Hitler est ce que l'on pourrait appeler un antisémite « classique ». Ses attaques, comme celles de beaucoup d'autres, visent principalement le « capitalisme financier juif », responsable à ses yeux du financement de la Première Guerre mondiale, de la défaite de l'Allemagne et de la mort de millions de soldats allemands. Le Juif est donc caricaturé comme le riche banquier qui dirige le monde par le pouvoir

L'EXALTATION DE LA FORCE

de l'argent. Ce n'est qu'au début des années 1920 que Hitler fait le lien entre judaïsme et communisme. Ce lien permet à la propagande nazie de ratisser très large : la dénonciation du « capitalisme financier juif » trouve souvent un écho favorable au sein des classes laborieuses, tandis que la condamnation du communisme, autre soi-disant invention juive, rassure les élites et la bourgeoisie conservatrices.

LA CONQUÊTE D'UN « ESPACE VITAL » OU LA THÉORIE DU LEBENSRAUM

Pour Hitler, la lutte contre le « judéo-bolchevisme » implique nécessairement que l'Allemagne nazie, à un moment ou à un autre, entre en conflit avec la Russie. Cette dernière terrassée, les territoires conquis et épurés de ces soi-disant éléments corrupteurs (les Juifs et les communistes) doivent constituer l'« espace vital » (*Lebensraum*) nécessaire au développement du peuple allemand et de la race « aryenne ». Le combat contre le « judéo-bolchevisme » doit donc conduire, dans l'esprit des nazis, à une domination allemande à l'échelle européenne.

LE CULTES DU CHEF OU LE FÜHRERPRINZIP

Le nazisme, comme le fascisme et le stalinisme, se caractérise également par un culte du chef. Le « principe du Führer » (*Führerprinzip*) est le mode de fonctionnement mis en place par Hitler pour la transmission des ordres et l'établissement de la hiérarchie. Pour Hitler, il n'y a pas d'égalité entre les races et les hommes. Un supposé « principe aristocratique de la nature » fait que certaines « races » (la « race aryenne ») sont supérieures aux autres et que certains individus (ceux qui sont racialement purs) sont « naturellement » appelés à dominer leurs semblables. Ce principe du chef donne le pouvoir aux « plus forts ». Mais qui sont les « plus forts » ? Ceux qui ont réussi à devenir chef, tout simplement. Cette conception aristocratique du chef est appliquée dans toute la hiérarchie du III^e Reich.

En gros, on peut dire qu'à partir de 1928 (année à laquelle il devient le chef incontesté), le parti nazi, c'est Hitler et qu'à partir de 1933 (année à laquelle il accède au pouvoir), l'État allemand, c'est Hitler.

Un autre trait du régime nazi (qu'il partage d'ailleurs avec les régimes communiste et fasciste) est sans nul doute le recours à la violence (y compris physique) dans le champ politique. La violence fait partie intégrante du combat politique – expression prise au pied de la lettre – et est perçue comme une normalité. Pour le nazisme, la nature est hostile : seuls les plus forts peuvent survivre et s'imposer, d'où une exaltation de la force virile dans de nombreux discours nazis et un recours fréquent à la violence dès la naissance du mouvement.

LE REJET DE LA DÉMOCRATIE

Conséquence du point précédent, la démocratie est perçue par les nazis comme un système « faible » et « défaillant » : les problèmes ne peuvent être réglés que par la force, selon eux, et certainement pas par le débat, la négociation et le compromis. Dès les premières années, les militants nazis constituent une milice (« la SA ou section d'assaut ») destinée officiellement à maintenir l'ordre lors des meetings mais qui avait également pour mission de perturber violemment les rencontres et animations des partis adverses, en particulier le parti communiste allemand.

Une fois arrivés au pouvoir, les nazis traduisent leur hostilité pour la démocratie par l'instauration d'une dictature et par une répression particulièrement brutale.

LE SEXISME

La valorisation de la force virile a aussi pour conséquence une dévalorisation du statut de la femme au sein de la société nazie. Pour Hitler, la femme n'est respectable qu'en tant que mère et femme de pure souche « aryenne » ; son seul rôle d'importance, aux yeux des nazis, est de préserver et de perpétuer la « race pure » allemande. Dès le plus jeune âge, les femmes sont embrigadées dans les associations nazies : l'association *Bund deutscher Mädel*, « Association des jeunes filles allemandes », accueille petites et jeunes filles par centaines de milliers et les éduque dans l'esprit nazi. Les jeunes filles doivent voir dans les Juifs et les marxistes les ennemis mortels de leur peuple et en Hitler le héros sauveur de l'Allemagne qui exerce une grande fascination sur les femmes allemandes. Par ailleurs, des mouvements nazis embrigadent les femmes au foyer et les « éduquent » dans le sens voulu : cours de cuisine, couture, repassage. ■■■



La répression nazie

LES CAMPS DE CONCENTRATION

Au sein d'un régime totalitaire qui place l'ensemble de la population allemande sous le joug de nazis omnipotents, le système concentrationnaire participe à l'instauration d'un climat de peur permanente et constitue par ailleurs un facteur de répression redoutable et redouté.

Par système concentrationnaire, il faut entendre l'organisation nazie des camps de concentration d'une part et des camps d'extermination de l'autre. Il s'agit en effet de processus parallèles distincts, quoiqu'avec de multiples points d'interférence. Si les camps de concentration sont des camps de travail – ou plutôt des camps d'extermination par le travail – les camps dits d'extermination sont de réels centres industriels de mise à mort par le gaz ; la genèse, le fonctionnement et la finalité de ces deux types de structure leur sont donc spécifiques.

L'esquisse d'un bilan statistique des victimes de la déportation reste difficile à établir. On ne peut en effet tabler que sur des évaluations approximatives qui fixent cependant à environ dix millions le nombre de personnes qui n'en reviendront pas !

Organisation des camps de concentration

Le gigantisme du système concentrationnaire, sa diversité, ses objectifs divergents et son historique évolutif rendent évidemment impossible tout récit descriptif homogène de l'organisation et de la vie quotidienne dans les camps. Au-delà des spécificités, il est néanmoins des généralités qui prévalent et c'est de celles-là dont nous faisons la synthèse dans la présente note.

L'Europe occupée compte en effet environ 2 000 camps et *Kommandos* annexes classés en trois catégories de « pénibilité ».

1. Les complexes de **catégorie I** sont destinés aux détenus peu chargés ou très susceptibles de s'amender et ayant des peines légères (ex. : Dachau, Sachsenhausen et Auschwitz I).
2. La **catégorie II** est réservée aux prisonniers lourdement chargés, cependant encore susceptibles d'être rééduqués (ex. : Buchenwald, Flossenbürg, Neuengamme et Auschwitz-Birkenau).
3. Enfin sont envoyés en **catégorie III** les individus lourdement chargés et jugés irrécupérables (ex. : Mauthausen).

Population des camps de concentration

Si le point commun entre la déportation politique, voire sociale et la déportation raciale est l'arrachement de la personne à sa maison pour son maintien en détention, il existe entre elles une différence de motivation, de planification et de traitement. Mais tous portent, habituellement cousu sur le droguet, un triangle de tissu dont la couleur indique le motif de leur déportation.



Triangle rouge.

La déportation est d'abord politique. Les tout premiers prisonniers sont des opposants allemands au nazisme. Ils sont communistes, sociaux-démocrates, résistants ou suspectés de l'être et, dans les camps, ils portent un triangle rouge. Les résistants étrangers qui les rejoignent par la suite portent le même triangle rouge augmenté de l'initiale de leur pays d'origine. À partir de 1941, au lendemain de la promulgation du décret *Nacht und Nebel*¹, les lettres « NN » sont inscrites dans le dos des prisonniers politiques considérés comme particulièrement dangereux et *de facto* plus durement traités encore.

1. Le décret *Nacht und Nebel* (trad. : « Nuit et Brouillard ») tire son nom de la *Tétralogie* de Wagner et prévoit les modalités de l'extinction des opposants politiques réputés dangereux et dès lors condamnés à disparaître dans la nuit et le brouillard.

Triangle noir

À la fin de l'année 1933, le principe d'internement est étendu de l'épuration politique à l'épuration sociale; c'est ainsi que sont arrêtés et flanqués du triangle noir les « asociaux » : vagabonds, mendiants, prostituées et souteneurs.

Triangle vert

Sont, en outre, transférés dans les camps des criminels de droit commun. D'ailleurs, il leur échoit, très souvent, la surveillance des autres détenus.

Triangle rose

Les homosexuels d'origine germanique sont également concernés. Persécutés depuis l'avènement du III^e Reich, l'État réprime, à partir de 1935, non plus seulement les actes commis mais aussi les personnes en tant que catégorie qui, dans les camps, est identifiée par un triangle rose. On reproche aux hommes homosexuels non pas tant leur préférence sexuelle mais bien l'entrave qu'ils représentent

à la politique nataliste de Hitler; les lesbiennes, plus rarement visées sont, le cas échéant, considérées comme des asociales.

Triangle violet

Le triangle violet est réservé aux Témoins de Jéhovah, inquiétés parce que leur conviction leur interdit de servir tout idéal politique et de faire allégeance au Führer.

Triangle bleu

Les triangles bleus sont les républicains espagnols qui, ayant fui leur pays devenu une dictature, se voient déchus de leur nationalité par Franco; or, un accord hispano-allemand prévoit leur déportation en cas de capture en territoires occupés.

Triangle marron

La déportation raciale représente l'ultime étape avant les assassinats perpétrés dans les centres de mise à mort immédiate; Juifs et Tsiganes en sont les victimes. Les prétextes de la persécution des Tsiganes évoluent de la lutte contre les asociaux vers le racisme. Ainsi initialement portent-ils dans les camps un triangle noir, puis un triangle marron. D'abord arrêtés pour leur marginalité, certains sont durant la guerre massacrés par les *Einsatzgruppen*, des groupes d'intervention nazis, d'autres sont parqués dans des ghettos et plusieurs milliers sont exterminés par le gaz.

Étoile de David

Le sort des Juifs suit le même canevas que celui des Tsiganes. Mis au ban de la société, ils sont discriminés et il en est qui sont déportés dès les premiers temps du nazisme, mais moins en raison de leur judaïté que de leur potentielle opposition au régime. Ensuite, le système d'extermination se met en place : *Einsatzgruppen*, ghettos et gazes.

LES CENTRES D'EXTERMINATION

La finalité proclamée de l'idéologie nazie est d'ordre racial. Elle prétend établir pour 1 000 ans la prééminence de la race aryenne qu'il s'agit d'abord d'épurer; sont dès lors visés les Allemands considérés comme indignes de vivre. Son épanouissement exige en outre un espace vital qu'il faudra coloniser, mais aussi l'éradication totale ou partielle des habitants répertoriés parmi les « races inférieures ».

Si dès 1939, la ghettoïsation des Juifs est la phase initiale d'un plan génocidaire, les massacres perpétrés par les *Einsatzgruppen* à partir de 1941 en sont assurément la première forme. On désigne d'ailleurs souvent cette initiative meurtrière sous le terme de « Shoah par balles ». Les tueurs présentant cependant des signes de névrose, les fusillades sont alors abandonnées au profit de l'usage de camions à gaz pour « épargner la sensibilité de ces hommes ».

C'est vraisemblablement durant la fin de l'année 1940 que la décision de passer à une extermination planifiée, organisée et industrielle est prise. À quel moment précis et de quelle manière exactement ? Nous l'ignorons; la fameuse conférence de Wannsee du 20 janvier 1942 n'ayant en réalité porté que sur la coordination de la déportation des Juifs d'Europe. Le premier centre de mise à mort est installé en

Pologne, à Chelmno, fin 1941. Parce qu'ils ne peuvent se reposer sur aucun modèle préexistant, les nazis prévoient de faire l'amalgame de trois programmes auxquels ils ont déjà eu recours : le système concentrationnaire, les expériences d'émigration et l'assassinat au monoxyde de carbone déjà perpétré sur les Allemands et Allemandes handicapés mentaux et physiques. De la combinaison de ces trois éléments résulte la création d'usines de la mort, toutes situées en Pologne. Ce choix géographique est le résultat de contingences historiques et logistiques : historiques car la Pologne est un territoire qui n'a pas seulement été occupé mais bien en majeure partie annexé au Reich; logistiques car il s'agit du pays comptant le plus de ressortissants de confession juive sur son territoire. Les centres d'extermination seront en définitive au nombre de six : Chelmno, Belzec, Sobibor, Treblinka et les deux camps mixtes (alliant les fonctions de camp de concentration et d'extermination) : Auschwitz-Birkenau et Lublin-Majdanek. ■ ■ ■



Ravensbrück



Historique

L'histoire du camp de Ravensbrück commence en 1938 avec la décision de remplacer le lieu de détention de Lichtenburg par un lieu d'incarcération central à 80 km au Nord de Berlin.

Le lieu rassemble deux conditions importantes pour un camp de concentration : de bonnes connexions avec l'infrastructure et un isolement relatif. En effet, il se trouve proche de la ligne de chemin de fer et d'une route reliant Berlin à Stralsund/Rostock. La Havel coule également non loin, permettant le transport de matériaux. L'emplacement du camp est isolé par des barrières naturelles (la Havel au Sud, le lac du Schwedtsee à l'Ouest et la forêt au Nord et à l'Est). La proximité de Berlin permet aux prisons de l'Alexanderplatz et de Barnimstrasse de servir d'étapes avant l'arrivée même au camp de Ravensbrück. Il est également possible que la construction d'un camp relativement proche de la frontière est de l'Allemagne ne soit pas étrangère au projet d'invasion de la Pologne.

Un Kommando d'hommes détaché du camp voisin de Sachsenhausen est chargé de cette besogne dans des conditions hivernales difficiles. En seulement quatre mois, 16 Blocks d'ortoirs, deux baraquements de travail ainsi que les infrastructures utilitaires (intendance, Kommandantur, enceinte du camp et quelques bâtiments de casernement SS) sont construits. Le transfert des premières détenues s'organise en mai 1939, mais les capacités d'accueil du camp sont rapidement dépassées. Des

agrandissements seront régulièrement nécessaires, transformant ainsi le camp de concentration initial en véritable complexe concentrationnaire. Pour mener à bien ces travaux sur la durée, un camp de détenus masculins, chargés de cette besogne, est construit à proximité dès 1941.

À la fin de l'année 1940, on décide également de créer à proximité du camp de femmes, un camp de détention pour adolescentes, désigné sous le terme d'Uckermark. Le début des travaux commence en juillet 1941.





L'organisation

Le camp de concentration de Ravensbrück compte deux zones distinctes : l'intérieur de l'enceinte où sont détenues les prisonnières et l'extérieur du camp où se situent certains ateliers de travail, des entreprises SS ou privées employant des détenues, le camp de jeunes et les constructions réservées aux SS (zone d'habitation, Kommandantur, entrepôts, garages,...). L'entrée du camp de détention est marquée par un imposant portique d'où un poste de garde surveille toutes les entrées et sorties du camp. Au-delà de ce portique se trouve la place d'appel, lieu de rassemblement des détenues pour les appels. À proximité de la place d'appel se trouvent les bâtiments d'admission des nouvelles détenues et la prison (Bunker), derrière lesquels, à l'extérieur de l'enceinte, se situent le crématoire et la chambre à gaz provisoire. Dans le prolongement, se situent les deux premières rangées de Blocks. En 1945 on compte trois rangées de Blocks supplémentaires. Certains de ces Blocks ont des fonctions particulières : l'infirmerie (Revier) qui ne cessera de s'agrandir, le Block disciplinaire ou des ateliers de coutures de l'industrie textile SS. Au fond de la troisième rangée, quelques baraquements isolés constituent le camp d'hommes.

À sa construction le camp occupe une superficie de 1500 m² entourée d'un mur d'enceinte, sans mirador, de 4 m de haut surmonté d'une clôture électrifiée. Il compte 12 Blocks dortoirs construits

de part et d'autre de l'allée centrale ainsi que les douches, les cuisines, deux baraques servant à l'infirmerie (Revier), la prison (Bunker).

Chaque Block dortoir est divisé en deux parties symétriques se composant dans chaque aile d'un dortoir et d'une salle commune avec, au centre, les toilettes et la salle d'eau ainsi que la chambre de la gardienne du Block. Ces Blocks peuvent accueillir entre 100 et 200 personnes en fonction de leur volume. Cependant ces chiffres ne sont jamais respectés : très rapidement les détenues sont en surpopulation. Des agrandissements sont donc nécessaires, mais ceux-ci à peine effectués, s'avèrent déjà insuffisants pour absorber toute la population. Entre 1939 et 1945, la superficie du camp a doublé. La surpopulation dans les baraquements entraîne davantage de saleté, de bruit ainsi qu'un manque de place, d'hygiène, de couvertures et de lits. De plus, les installations sanitaires sont insuffisantes pour le traitement des eaux usées et pour l'approvisionnement en eau.

Le Revier est davantage un lieu de sélections, d'expériences médicales, de stérilisation et d'abandon. En somme, il s'agit plutôt d'un mouiroir que d'une réelle infirmerie où l'hygiène la plus élémentaire n'est pas respectée, où les médicaments et les ustensiles sont en quantité insuffisante et où les traitements ne sont souvent pas appropriés. Les



détenues évitent autant que possible de se retrouver au Revier de peur d'y mourir ou d'y être tuées.

Un des Blocks est converti dès juin 1939 en « Block disciplinaire ». Il est séparé du reste du camp par des barbelés et réservé aux détenues les plus récalcitrantes. Les conditions de vie y sont plus difficiles (surpeuplement, ration de nourriture réduite, etc.) et ses occupantes sont affectées aux tâches les plus ardues (construction de voie de chemin de fer et de routes, déchargement des briques, transport de charbon et de pommes de terre, etc.).

Le Bunker est un bâtiment en L, construit en 1939, comptant au total environs 80 cellules. Véritable prison dans la prison, il est le lieu d'interrogatoire et de torture tant psychologique que physique. Très nombreuses sont les détenues qui n'ont pas survécu à leur passage au Bunker, les autres intègrent par la suite le Kommando disciplinaire.

Le crématoire est construit en 1943. Avant cette date les cadavres sont incinérés au crématoire communal de Fürstenberg. Un baraquement à proximité est aménagé en chambre à gaz provisoire à la fin de l'année 1944.

Rapidement, la capacité d'accueil du camp est dépassée. Des agrandissements sont régulièrement

nécessaires pour juguler le flux de nouvelles arrivantes. Parallèlement, d'autres constructions sont menées dans le camp, le transformant en véritable complexe concentrationnaire. Ces travaux sont confiés à un détachement de détenus masculins.

À leur arrivée, les détenus commencent d'abord par construire le camp d'hommes à l'intérieur de l'enceinte du camp. Il s'agit de cinq Blocks d'hommes et d'une baraque d'intendance. Il est séparé du reste de la structure par une palissade de roseau dotée de barbelés électrifiés. Les travaux sont achevés en août 1941. Ensuite ils procèdent à l'agrandissement du camp de femmes, à la construction des usines satellites comme l'usine Siemens, de la zone industrielle, extension du cantonnement SS.

Le camp pour jeunes d'Uckermark est également construit en 1941 par les détenus. Il est évacué entre décembre 1944 et janvier 1945, les jeunes détenues étant transférées au camp des femmes, déplacées dans les entreprises d'armement ou renvoyées chez elles, afin de transformer le camp en antichambre de la mort pour les détenues les plus faibles. Cette zone de parage est mise en place pour désengorger le camp principal où la surpopulation est importante.



La fonction

En janvier 1941, Heydrich, qui dirige l'Office central de la sécurité du Reich, organise la classification des camps de concentration en trois catégories suivant le degré de « dangerosité » des détenus : dans la catégorie I, Auschwitz I (près de Cracovie, en Pologne), Dachau (près de Munich, en Allemagne); dans la catégorie II, Buchenwald (près de Weimar, en Allemagne), Auschwitz II (près de Cracovie, en Pologne); catégorie III, Mauthausen (près de Linz, en Autriche), Struthof (près de Strasbourg, en France). Cependant, cette catégorisation ne reflète pas forcément la réalité. Ravensbrück, en tant qu'unique camp de femmes à cette époque, n'appartient à aucune catégorie. Rapidement, il est décidé d'exploiter la main-d'œuvre concentrationnaire dans les entreprises SS et, plus tard, dans certaines entreprises civiles également. À partir de 1942, lorsque la guerre totale est déclarée suite à la défaite de Stalingrad, toutes les activités sont tournées exclusivement vers l'effort de guerre.

Les incessants travaux d'agrandissement du camp, qui ne parvenaient pas à suivre la cadence des arrivées, exigent en permanence la présence d'ouvriers spécialisés et de manœuvres. La mission principale des détenus du camp d'hommes est de fournir cette main-d'œuvre.

L'établissement d'un camp de jeunes permet à la SS d'avoir un contrôle absolu sur les adolescents considérés comme étant en marge de la société. L'objectif de la détention des jeunes est la rééducation par le travail forcé.

La population

Les premières détenues arrivent à Ravensbrück au cours du mois de mai 1939. Dans les premiers mois après l'ouverture du camp, la majorité d'entre elles sont des victimes des mesures de répressions sociales ou raciales internes à l'Allemagne nazie : des asociales, des Juives, des Tziganes, des témoins de Jéhovah, des opposantes politiques, des prisonnières de droit commun.

Jusqu'en 1942, date à laquelle la décision de procéder à la « solution finale » est prise, on compte un millier de détenues juives internées à Ravensbrück, notamment pour avoir « souillé la race allemande ». En 1942, la population juive des camps de concentration est progressivement acheminée vers les camps d'extermination pour y être assassinée. Dans la seconde moitié de 1942, en rapport direct avec l'évolution de la guerre, le nombre de détenues ukrainiennes et russes augmente considérablement. Parmi les ressortissantes de l'URSS, il y a environ un millier de prisonnières de guerre de l'Armée rouge incarcérées dans des camps de concentration car l'URSS n'avait pas signé les accords de Genève garantissant une certaine protection aux prisonniers de guerre. Cependant, ces femmes échappent à une élimination systématique au contraire de leurs homologues masculins.

À partir de 1943, le nombre de convois arrivés à Ravensbrück augmente. La plupart des convois proviennent des prisons situées hors du Reich dans les territoires occupés. La plupart des détenues étrangères sont quant à elles considérées presque exclusivement comme des opposantes



politiques. On compte plus d'une dizaine de nationalités différentes, dont majoritairement des Polonaises mais aussi des Tchécoslovaques, des Françaises, des Ukrainiennes, des Russes, des Norvégiennes, des Italiennes, des Belges, des Yougoslaves, des Néerlandaises et des Luxembourgeoises.

Le pic des arrivées se situe dans la deuxième moitié de 1944. On enregistre également des transferts de détenues provenant d'autres camps. Ce type de convois va se multiplier à la fin de 1944 et jusqu'en avril 1945 dans le cadre de l'évacuation des camps progressivement libérés par les Alliés : Majdanek (Pologne) et le camp tsiganes d'Auschwitz (Pologne), Struthof (près de Strasbourg, en France), Gross-Rosen (près de Berlin, en Allemagne), Westerbork (nord-est des Pays-Bas), Herzogenbusch-Vught (près de Bois-le-Duc, aux Pays-Bas), de certains ghettos (Lodz en Pologne), de camp de travail pour Juifs (Petrikau en Pologne).

Entre 1941 et 1944, a lieu l'opération 14f13. Il s'agit d'une opération d'assassinats systématiques au sein des camps de concentration. Les détenus trop affaiblis et considérés comme inaptes au travail sont sélectionnés par des médecins SS et envoyés dans les centres d'euthanasie mis en place pour l'action T4¹.

1. L'action T4 désigne l'opération d'euthanasie criminelle menée de 1939 à 1941 contre les personnes jugées « déficientes » et « indésirables » : enfants anormaux, handicapés, patients souffrant de maladies incurables, malades mentaux, inadaptés sociaux, vagabonds, dépressifs, sourds, etc.

Les quatre derniers mois d'existence du camp sont marqués par l'arrivée massive des déportés d'autres camps déjà évacués face à l'avancée des Alliés.

Début 1945, face à la surpopulation dans le camp, des sélections sont opérées par des médecins afin d'isoler les femmes âgées, malades ou épuisées et les envoyer au camp d'Uckermark, le camp pour jeunes, converti en zone de mort dès le départ des dernières adolescentes. Au départ, ces sélections ont lieu uniquement dans les baraquements du Revier, et concernent ensuite l'ensemble des détenues devenant ainsi une véritable traque. On peut distinguer quatre formes de mises à mort à cette période : l'abandon des plus affaiblies sans aucune ressource au camp d'Uckermark, l'empoisonnement par Luminal ou par injection, les exécutions par balles ou les mises à mort massives dans une chambre à gaz provisoire installée en janvier 1945.

Une hiérarchisation s'établit entre les détenues, encouragée par les SS, en fonction de leur catégorie et de leur nationalité. Afin de maintenir la terreur à tout instant dans le camp et d'écraser toute tentative de camaraderie entre les détenues susceptibles de se transformer en noyau de résistance, les SS ont recours à des kapos (appelées Answaiserin) et à des doyens de Block qui ont pour mission de surveiller et contrôler d'autres détenus et de rapporter les manquements aux gardiens SS. Elles sont également responsables, aux yeux des SS, de la qualité et de la quantité de travail fourni ou de l'ordre et de la propreté des dortoirs, et courent pour cette raison des risques supplémentaires de se faire punir par les SS. Les détenues juives se trouvent au bas de l'échelle des prisonnières et sont de ce fait exposées à des conditions de détention plus difficiles que les autres (davantage de brimades, de violences, affectées aux travaux les plus difficiles, etc.). Les détenues NN* (Nacht und Nebel), souvent des membres de réseaux de résistance organisés, ont également un statut particulier car elles sont destinées à disparaître sans laisser de trace « dans la nuit et le brouillard ». Mises au secret, elles ne peuvent en aucun cas quitter l'enceinte du camp, c'est-à-dire qu'elles ne sont pas affectées à un Kommando de travail externe ni dans un camp satellite. Face à l'avancée alliée en 1945, elles sont transférées au camp de Mauthausen (près de Linz, en Autriche).

Les premiers hommes arrivés à Ravensbrück sont un groupe de 300 détenus issus du Kommando disciplinaire de Dachau (près de Munich, en Allemagne). Ils sont rapidement suivis par 700 détenus provenant de Buchenwald (près de Weimar, en Allemagne), Sachsenhausen (près de Berlin, en Allemagne) et Dachau. À l'instar des femmes, ces hommes appartiennent à toutes les catégories de détenus et sont de nationalités diverses (allemande, autrichienne, tchécoslovaque, etc.). Jusqu'à la fin de 1944, le nombre de détenus varie entre 1 500 et 2 000.

Les jeunes filles visées par ce type d'internement



sont celles dont le « niveau de dépravation » représente un « danger pour les autres » selon l'idéal nazi. On compte également des jeunes « issues de familles qui ne sont pas parfaitement saines » ou « atteintes de tares héréditaires », ou encore celles étant « déjà passées sans succès par un régime d'éducation surveillée ». Ainsi la SS exerce un contrôle absolu sur la jeunesse, particulièrement sur celle qui ne s'adapte pas au modèle de société imposé par l'idéologie nazie.

Les premières arrivées au Jungenlager, camp des jeunes, ont auparavant transité par le camp de femmes où elles ont donc subi le traumatisant processus d'admission. Plus de la moitié des détenues provient de l'assistance publique qui n'hésite pas à se débarrasser volontiers de ses éléments les plus récalcitrants. Les motifs d'incarcération sont étonnamment proches de

ceux des femmes : « asociales », « ayant entretenu des relations avec des éléments allogènes », « dépravation sexuelle ». Dans une moindre mesure, on retrouve également : refus de service ou exclusion des *Bund Deutscher Mädel* (trad. : Ligue des jeunes filles allemandes²), refus ou négligence au travail, pollution raciale. Certaines jeunes filles sont incarcérées dans le cadre de « détention familiale » c'est-à-dire en raison de l'activité d'opposition ou de résistance de leurs parents, d'autres à cause de leurs origines juives ou tziganes. La moyenne d'âge des détenues se situe entre 18 et 21 ans. Il s'agit donc davantage de jeunes femmes que d'adolescentes au sens juridique du terme.

2. *Bund Deutscher Mädel* (trad. : Ligue des jeunes filles allemandes) : mouvement allemand pour les jeunes filles de 14 à 18 ans, le seul autorisé après l'arrivée au pouvoir du régime nazi en Allemagne en 1933. Il s'agit de la branche féminine des Jeunesses hitlériennes.

La vie quotidienne

À leur arrivée, dès la descente du train dans la ville voisine de Fürstenberg, les nouvelles détenues rejoignent, sous les cris et les coups, des camions chargés de les amener au camp. Sur place, tous leurs effets personnels sont confisqués. Après un examen médical humiliant, elles passent ensuite à la désinfection et reçoivent leur uniforme de prisonnière : une jupe et une chemise rayées en toile de mauvaise qualité ainsi qu'un tablier, un fichu et des galoches de bois. Théoriquement un uniforme léger est prévu pour l'été et un autre plus épais pour l'hiver, sachant que ce linge devait être renouvelé régulièrement. En réalité, le linge est très rarement changé et la pénurie d'uniformes de 1942 oblige les détenues à porter des vêtements civils élimés. Un numéro de matricule leur est attribué : il devra figurer sur un écusson cousu sur la veste et la jupe.

À partir de ce moment, la prisonnière est totalement déshumanisée. Elle devient un simple numéro, ein Stück (un morceau). Après ce processus d'admission, les nouvelles arrivées sont parquées dans des Blocks de quarantaine afin d'être « éduquées » à la vie concentrationnaire : faire l'appel, se mettre au garde-à-vous, faire son lit au carré... À la fin de cette période de quarantaine, les détenues sont réparties dans les Blocks dortoirs et dans les Kommandos de travail.

En théorie, la ration hebdomadaire prévoit 400 g de viande, 200 g de margarine, 100 g de fromage blanc, 2740 g de pain, 80 g de sucre, 100 g de confiture, 150 g de féculents, 225 g de farine ainsi que 84 g d'ersatz de café. La réalité est encore une fois bien en deçà de cette théorie. Les rations ne cessent de diminuer au cours du temps et la qualité des aliments est médiocre pour des organismes déjà fortement affaiblis : le pain est noir et gluant sous une croûte dure, l'ersatz de café est en réalité une sorte de jus de glands grillés, la viande consiste davantage en un pâté de foie ou en des fragments d'os, la soupe est claire avec uniquement quelques légumes, fanes de betteraves ou cosses de petit-pois. Cet apport nutritif ne tient absolument pas compte du travail exigé. La faim est omniprésente et pousse les femmes à voler la nourriture de leur codétenues ou à attaquer le bidon de soupe sur le chemin depuis les cuisines. Ces conditions nutritives vont en se dégradant au fur et à mesure que l'Allemagne en guerre se trouve de plus en plus exsangue et que la population dans le camps ne cesse d'augmenter chaque année.

La vie concentrationnaire est rythmée par la succession invariable réveil-appel-travail-appel-retour dans les baraquements. Bien qu'il n'y ait pas de journée « type » à proprement parler, on peut cependant en donner une brève description. La journée commence entre 4 h et 6 h 30. Les détenues disposent d'une demi-heure pour avaler leur ersatz de café, avec éventuellement un morceau de pain noir, pour tenter d'avoir accès aux toilettes et sanitaires et

surtout pour ranger leur couchette et le baraquement sous la surveillance de la doyenne de Block, codétenue responsable de l'ordre et du nettoyage du dortoir. Cette fonction, comme celle de Answaiserin dans les Kommandos de travail, est attribuée par les SS à certaines détenues, qui ont ainsi de plus grandes responsabilités ce qui leur permet d'accéder à une série d'avantages notamment matériels, mais qui les expose également à la brutalité des SS, à qui elles doivent rendre compte de résultats. Les prisonnières rejoignent ensuite la place d'appel pour l'appel du matin, généralement plus court que celui du soir car le travail attend. Toutes les femmes valides, malades ou mortes pendant la nuit sont alors comptées et recomptées. Jusqu'à l'obtention du nombre exact de détenues, elles doivent rester debout, immobiles, en silence. Dès la fin de l'appel, les Kommandos de travail se forment et partent au travail. Après une journée de travail harassante pouvant durer de 12 h à 14 h, les Kommandos rejoignent le camp pour l'appel du soir. Celui-ci peut durer beaucoup plus longtemps que celui du matin, terminant d'achever tant moralement que physiquement les détenues les plus faibles. Une soupe claire avec quelques légumes, un morceau de pain et éventuellement une tranche de saucisson ou un peu de margarine, est servie dans les baraquements après l'appel du soir.

Les châtiments corporels sont monnaie courante : pour n'importe quelle raison, souvent arbitraire, les détenues reçoivent des coups de pied, de poing, de crosse, de matraque, etc. Le châtiment suprême est la bastonnade, donnée en public pendant l'appel du soir, parfois par les autres détenues elles-mêmes, sur l'ordre des SS.

La surpopulation, récurrente à Ravensbrück en raison des capacités d'admission toujours dépassées, détériore ces conditions de vie déjà volontairement médiocres, augmente considérablement le risque d'épidémie, de famine et par conséquent le risque de mortalité.

S'ils souffrent moins de la promiscuité que les femmes, les conditions de vie des hommes sont semblables à celles des femmes. La faim, le froid ou la chaleur, les maladies, la brutalité, la fatigue et l'épuisement font également partie de leur quotidien.

Comme pour les hommes, on note moins de surpeuplement dans le camp des jeunes. Elles échappent également aux appels mais leur journée est néanmoins occupée par le travail forcé. La répartition des adolescentes dans les baraquements est établie en fonction de leur attitude : le niveau inférieur regroupe les cas jugés désespérés, le niveau intermédiaire regroupe la majorité des détenues et le niveau supérieur compte des filles considérées comme pouvant se réintégrer dans la société.

Le travail



Bild 183-1985-0417-15
1939/1940 ca.

Outre la fonction répressive du camp, les prisonniers constituent une importante réserve de main-d'œuvre. Ils sont employés par certaines entreprises SS ou loués aux importantes firmes allemandes des environs ou appartenant directement à la SS, et plus particulièrement, dès 1941 et surtout après 1943, à l'industrie d'armement. Les deux entreprises principales qui emploient des détenues de Ravensbrück sont le groupe industriel électrique Siemens & Halske et une entreprise de traitement de textiles et de cuir appartenant à la SS, qui compte une série d'ateliers comme la peausserie, la fabrication de chaussures de paille et de clôtures en roseau, la couture et le tissage. À partir de 1941, l'emploi de détenues dans le domaine agricole pallie le manque de main-d'œuvre de façon saisonnière ou, quelquefois à long terme. À partir de 1942, les SS ont commencé à mettre en place des bordels dans certains camps pour hommes (Mauthausen, Buchenwald, Saschsenhausen, Neuengamme, Dachau, Flossenbürg, Mittelbau-Dora) en guise de récompense pour les travailleurs les plus zélés. Les femmes destinées à cette prostitution forcée proviennent du camp pour femmes d'Auschwitz ou de Ravensbrück.

Chaque Kommando est sous la surveillance d'une gardienne SS chargée de l'ordre et de la discipline et sous la responsabilité d'une Answeiserin (détenue chef du Kommando) chargée de surveiller la quantité et la qualité du travail effectué et de rapporter les éventuels manquements à la gardienne SS. Les outils de travail font défaut : ils sont souvent cassés, abîmés et en nombre insuffisant. Le début d'une journée de travail commence par une course pour obtenir les meilleurs outils. Les conditions de travail restent difficilement supportables pour

l'ensemble des détenus : celui qui trébuche ou ne travaille pas assez vite s'expose aux coups des Answeiserin. Chaque jour, on compte de nombreux morts qu'il faut ramener au camp en fin de journée pour l'appel du soir. D'une manière générale, les travaux au grand air sont plus éprouvants que les travaux en intérieur, car les détenus y sont exposés au soleil et à la chaleur en été et au froid en hiver.

Parmi les détenues, celles qui ne sont pas affectées à un Kommando défini sont appelées Verfügbare (disponibles). Elles viennent compléter les Kommandos en sous-effectifs ou sont affectées à des travaux difficiles au sein du camp, comme

restaurer les allées entre les baraquements. Les Kommandos disciplinaires sont affectés aux travaux les plus pénibles qui exigent des efforts physiques importants c'est-à-dire travaux de défrichage, d'assèchement et de nivellement préalables à la construction en raison du caractère marécageux et vallonné de l'endroit.

Parallèlement à ces Kommandos de travail, d'autres sont affectés à l'organisation interne du camp. Les Kommandos les plus prisés sont la cuisine, la buanderie et l'atelier de couture car il y est potentiellement possible de « chiper » des vivres ou des vêtements supplémentaires.

Les détenus hommes sont affectés à des entreprises civiles du bâtiment. Certains Kommandos portent le nom de l'entreprise qui les emploie (Stein, Jahn, Kühn, Sauerland, etc.) ou de la nature du travail effectué (couvreurs, menuisiers, mécaniciens, plombiers, peintres, serruriers, tailleurs, cordonniers, charpentiers, etc.). Leur chantier principal est le complexe concentrationnaire lui-même auquel on a cessé d'apporter des extensions tout au long de son existence. Les jeunes filles du Jungenlager (camp des jeunes) sont soumises au travail forcé à des fins éducatives : travail dans les champs, chargement et déchargement de péniches, transport de gravats, production de bois de chauffage, creusement de tranchées, engagement chez Siemens. Celles qui disposent de connaissances intellectuelles sont affectées à des travaux de bureau. En réalité ce camp pour jeunes fonctionne immédiatement plutôt comme un camp de concentration, hormis les appels interminables, que comme un camp de rééducation.

Les Kommandos satellites et les camps annexes

On compte trois groupes d'exploitants de la main-d'œuvre concentrationnaire : des institutions SS, des installations de la Wehrmacht et des sociétés privées. Le camp central de Ravensbrück alimente en main-d'œuvre plus de 50 Kommandos satellites et camps annexes répartis sur l'ensemble de l'Allemagne.

Les deux entreprises employant le plus de détenues sont l'entreprise SS de traitement des textiles et du cuir, construite à proximité immédiate du camp central et l'usine de composants électronique Siemens & Halske dont les bâtiments sont construits en 1942 à proche distance du camp. Les conditions de vie au sein des camps annexes, comparativement au camp central, sont variables : dans certains cas, les détenues y souffrent moins de la promiscuité, dans d'autres cas les conditions de travail sont tellement ardues que la mortalité y est plus forte. Dans cette dernière catégorie, on peut classer la fabrique de pièces pour moteur d'avion installée dans une ancienne mine de sel à Beendorf, la poudrière Schlieben proche de la frontière polonaise, l'aménagement et la réparation des pistes du terrain d'aviation de Petit-Koenigsberg.

Le camp pour hommes ainsi que celui pour jeunes filles sont également considérés comme des

camps annexes du camp central pour femmes de Ravensbrück.

Certains Kommandos parmi les plus éloignés, à partir de 1943, se mueront en camp satellites. C'est le cas par exemple de l'usine Siemens qui dispose de son propre camp annexe en 1944, sans doute en prévision des exécutions massives à Uckermark près d'où passe la colonne pour se rendre au travail.

D'ordinaire, les camps satellites dépendent du camp de concentration central le plus proche. Ravensbrück fait exception à cette règle : tous les camps satellites de femmes pour toute l'Allemagne dépendent directement de Ravensbrück (à Barth près de la Baltique, la poudrière Skoda dans les Sudètes, les entreprises BMW en Thuringe, la fabrique d'obus à Leipzig, etc.) jusqu'en septembre 1944, date à laquelle la moitié des camps satellites féminins passent sous l'administration d'autres camps principaux tels que Sachsenhausen, près de Berlin : la fabrique de masques à gaz d'Auer, Buchenwald (près de Weimar, en Allemagne), Mauthausen (près de Linz, en Autriche), Neuengamme (près de Hambourg, en Allemagne), la fabrique de pièces de moteur d'avion de Beendorf et Flussenbürg (en Bavière, Allemagne).

La résistance

La résistance au sein du système de concentration de Ravensbrück consiste principalement en des tentatives d'amélioration des conditions de vie. Vu les efforts de la SS pour maintenir la terreur et instaurer une structure d'auto-administration du camp par les détenus eux-mêmes avec la création de certaines fonctions et avec la hiérarchisation des catégories de détenus, il s'est plutôt constitué des groupes d'affinités sociales, nationales ou politiques entre femmes se faisant mutuellement confiance et non un réseau vaste de résistance organisée. Le brassage de la population concentrationnaire, les changements d'affectation de Kommando de travail ou de Block dortoir rend cette solidarité fragile et précaire.

Les postes clés sont dans un premier temps confiés à des détenues de droits communs ou des asociales à qui les SS ont parfois promis une libération prochaine si ce travail était effectué avec zèle. Petit

à petit, l'enjeu des opposantes politiques est de s'accaparer ces postes à responsabilité afin de tenter d'améliorer la vie commune. Cependant, toutes les « triangles verts » ne sont pas forcément des tyrans, et certaines « triangles rouges », une fois à ces postes, peuvent se révéler plus redoutables.

Les femmes affectées à un travail administratif disposent de nombreuses informations concernant leurs codétenues, et certaines ont ainsi pu protéger celles qui étaient menacées en les envoyant dans des Kommandos satellites, comme ça a été le cas des Kanichen 1, nom utilisé pour désigner celles qui ont subi des expériences médicales et dont les SS voulaient se débarrasser.

Au quotidien, la résistance se traduit par le ralentissement ou le sabotage de la production en faisant semblant de ne pas avoir compris les consignes, d'être maladroit...

1. Kanichen : lapins.

En raison de sa position géographique proche de Berlin, Ravensbrück est l'un des derniers camps de concentration à être libéré. À partir du second semestre de 1944, les convois d'évacuation d'autres camps aboutissent à Ravensbrück. Au début de l'année 1945, l'ensemble du complexe compte 46 070 femmes et 7 848 hommes. Face à cette population carcérale grandissante et les conséquences sanitaires pouvant en découler, les SS décident de limiter au maximum le nombre de détenus notamment par les exécutions massives qui ont lieu de l'ancien camp de jeunes d'Uckermark vidé à cet effet, par les transferts vers d'autres camps de l'Allemagne centrale (Buchenwald, Dachau, Dora-Mittelbau, Sachsenhausen, etc.) et plus rarement par des libérations comme c'est le cas de 2 200 Polonaises incarcérées à la suite de l'insurrection de Varsovie.

En avril 1945, l'intervention de la Croix-Rouge internationale et de la Croix-Rouge suédoise a permis la libération de 21 000 détenus des camps de concentration dont 7 500 femmes de Ravensbrück.

Les SS abandonnent le camp le 29 avril 1945, laissant les détenus (hommes, femmes, enfants et malades) sans eau, ni électricité. Le lendemain et surlendemain, les troupes soviétiques libèrent le camp. Au total, entre sa création en 1939 et la libération, 92 000 femmes sont décédées au camp de Ravensbrück.

Bibliographie

B. Strebel, Ravensbrück. Un complexe concentrationnaire, Paris, Fayard, 2005.

G. Tillion, Ravensbrück, 2e édition, Paris, Seuil, 1988.

Dossier « Ravensbrück », dans Bulletin de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation, n° 39 (septembre 2003), pp. 1-14.

F. Plisnier-Ladame, Les femmes belges dans les camps nazis, Amicales des anciennes prisonnières politiques de Ravensbrück, Institut Emile Vandervelde, Bruxelles, 1990.

En janvier 1941, Reinhard Heydrich, qui dirige l'Office central de la sécurité du Reich, organise la classification des camps de concentration en trois catégories suivant le degré de « dangerosité » des détenus. Dans la catégorie I, on trouve Auschwitz I, Dachau, Sachsenhausen ; dans la catégorie II : Buchenwald, Flossenbürg, Neuengamme, Auschwitz II ; et dans la catégorie III : Mauthausen. Ravensbrück, en tant qu'unique camp de femmes à cette époque, n'appartient à aucune catégorie.



Territoires de la Mémoire

Avec le soutien de la Wallonie, de la Fédération Wallonie-Bruxelles, de la cellule de coordination pédagogique Démocratie ou barbarie – Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles, de la Province de Liège, de Liège Province Culture, de la Ville de Liège et du Parlement de Wallonie.